



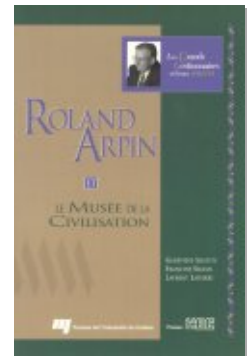
PROJECT MUSE®

Roland Arpin et le Musée de la civilisation

Sicotte, Geneviève, Séguin, Francine

Published by Presses de l'Université du Québec

Sicotte, Geneviève and Francine Séguin.
Roland Arpin et le Musée de la civilisation.
Presses de l'Université du Québec, 2011.
Project MUSE.muse.jhu.edu/book/15523.



➔ For additional information about this book
<https://muse.jhu.edu/book/15523>

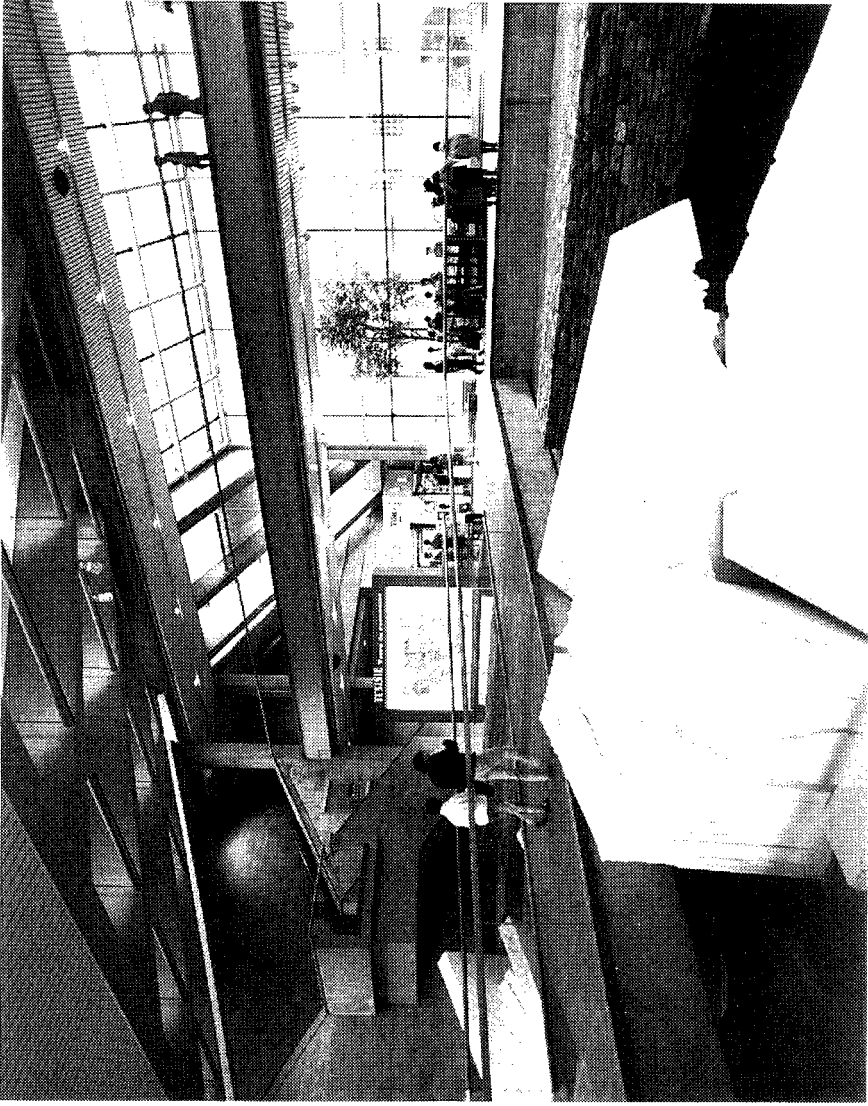
De l'œuvre et de l'homme

VISITE GUIDÉE

C'est dans le Vieux-Port de Québec que se dresse le Musée de la civilisation. Les maisons d'époque abondent ici, et le Musée tente par son architecture de conjuguer vestiges du passé et audaces du présent. On aperçoit de loin sa toiture de cuivre que l'oxydation commence à verdir, formée de multiples losanges, lucarnes et lanterneaux qui évoquent l'architecture ancienne des bâtiments environnants. Surplombant le tout, un campanile de verre répond aux flèches des nombreuses églises du quartier. Le bâtiment est d'une architecture où alternent le lourd et le léger — calcaire gris massif qui se fond avec les bâtiments environnants, rythmé par le verre des multiples fenêtres et puits de lumière. Cette armature audacieuse intègre quelques éléments plus anciens du quartier, faisant en quelque sorte un écran moderne à ces joyaux du passé : la façade de la rue Saint-Pierre laisse voir l'ancienne Banque de Québec, datant de 1865, ainsi que la maison Estèbe, datant de 1752. Toutes deux, intégralement préservées, abritent les services administratifs. Un quai datant de la même époque se trouve dans le hall d'entrée de l'édifice et en structure la composition.

L'espace, c'est avant tout cela qui frappe le visiteur qui pénètre dans le bâtiment. On se croirait presque en plein air, tant le plafond est haut, tant les grandes fenêtres diffusent une lumière changeante et naturelle. Les murs et le sol sont de granit, les premiers gris et l'autre rose. Il s'en dégage une impression de force et de solidité qui équilibre les dimensions presque démesurées du hall. Tout le devant de la salle est occupé par une fontaine ou, pour mieux dire, par une sculpture de pierre et d'eau : dans un bassin rectangulaire, d'énormes blocs de calcaire aux arêtes brisées s'amoncellent, jetés en éboulements comme par la main d'un géant. C'est « la Débâcle », une œuvre d'Astri Reusch. L'éclatement des glaces à la fin de l'hiver, magnifié de la sorte, atteint à une puissance quasi abstraite. Si le regard remonte, il est séduit par de vastes fenêtres qui sont de véritables murs de verre ; elles laissent voir la cour intérieure du Musée, dont l'une des façades est formée par la vieille maison Estèbe. Dans les hauteurs du hall, on aperçoit de grands mobiles se mouvant librement dans l'espace dégagé, oiseaux immenses captant la lumière et les mouvements invisibles de l'air.

Mais à peine le temps est-il donné au visiteur d'admirer les lieux qu'un des guides postés à l'entrée vient vers lui. Il en est ainsi pour chacune des 760 000 personnes qui franchissent chaque année les portes du Musée — une fréquentation qui place le Musée de la civilisation au premier rang des musées canadiens. Chaque visiteur est salué et accueilli avant d'être orienté vers la billetterie. Là, il a l'embarras du choix : l'espace multifonctionnel qu'est le Musée présente simultanément onze expositions, s'adressant à des publics diversifiés. La particularité de ces expositions est qu'elles s'organisent non pas autour d'objets, comme le fait la muséologie traditionnelle, mais plutôt autour de thèmes historiques ou contemporains, dans une approche qui privilégie le plaisir de découvrir et d'apprendre. Les objets interviennent comme des illustrations, des témoins venant appuyer un message qui est aussi transmis par des films, des bandes



LE MUSÉE DE LA CIVILISATION
EST UN LIEU MAGNIQUE,
UNE GRANDE PLACE PUBLIQUE,
À L'IMAGE DE SON ARCHITECTURE.
UNE SCULPTURE D'ASTRI RUSCHI
INTITULÉ LA DÉBÂCLE
ORNE LE BASSIN OCCUPANT
LE GRAND HALL D'ENTRÉE.

vidéo, des jeux interactifs, des panneaux d'information et des bandes sonores composées d'une profusion de musique, de bruits de la vie quotidienne et de paroles.

Parmi les expositions les plus marquantes : « Mémoires », un trajet historique dans le Québec d'hier et d'aujourd'hui, avec ses coutumes et ses traditions, mais aussi ses bouleversements sociaux et politiques, « Souffrir pour être belle », exploration de la beauté et des contraintes qu'elle impose ; « Toundra et Taïga », qui juxtapose les environnements nordiques de l'Orient et de l'Occident et en fait voir les ressemblances en une saisissante reconstitution ; « Être dans son assiette », qui se veut une réflexion parfois humoristique sur les habitudes alimentaires des Nord-Américains que nous sommes, mais aussi une sensibilisation aux conditions de vie des pays du Sud ; « Jeux », qui explore cette activité humaine universelle dans toutes ses ramifications, s'interrogeant sur le hasard et la compétition ; « Mi-vrai, mi-faux », brillante et parfois hilarante prestidigitacion où la copie se fait plus réelle que le vrai ; « El Dorado. L'or de Colombie », mettant en valeur des trésors prêtés par la Banque de Colombie — de l'or éblouissant posé sur un fond de velours sombre, guetté par le regard sans âge d'une authentique momie précolombienne accroupie dans une cage de verre suspendue au-dessus de nos têtes ; et enfin, la plus traditionnelle de toutes, « Objets de civilisation », qui présente la collection du Musée. Certaines expositions ne durent que quelques semaines, tandis que d'autres sont destinées à rester en place plusieurs années. Certaines sont à vocation scientifique ou technique, alors que d'autres constituent véritablement un trajet poétique. Certaines s'adressent à un public d'écoliers, tandis que d'autres font appel aux souvenirs des personnes ayant connu la guerre ou le Québec de Duplessis. Mais toutes ces expositions font le pari de considérer le visiteur comme un être doué d'intelligence et de sensibilité, un être qui, parce qu'il s'inscrit dans une culture et une civilisation, est capable de les comprendre. Le Musée se veut aussi un foyer culturel de la vie

québécoise, présentant de multiples activités - conférences, films, animations pour les enfants, ateliers divers - étroitement reliées aux expositions en cours.

UNE CARRIÈRE AUX CHEMINS IMPRÉVUS

Ce musée existe parce que l'État en a décidé ainsi et lui en a fourni les moyens, mais son style, ses choix culturels et éducatifs sont dus en grande partie à la vision d'un homme qui n'est pourtant ni muséologue ni historien de l'art : Roland Arpin. Son cheminement quelque peu imprévisible, sans tout expliquer, nous fournit quelques indices sur les raisons de sa présence à la tête de l'institution. Il est tout à fait normal qu'il soit perçu de prime abord comme un fonctionnaire de carrière. Les responsabilités qu'il a assumées de 1975 à 1987 au sein du gouvernement du Québec justifient largement cette perception. Mais si on y regarde de plus près, on se rend compte que sa carrière est de plus polyvalente ; il la qualifie lui-même de « *variée, cumulative et convergente* ». En fait, une ligne directrice la parcourt : Roland Arpin est avant tout un pédagogue et un éducateur. Ce métier, il l'a toujours pratiqué sous des vocables différents et dans le cadre de mandats qui se sont élargis au fur et à mesure de ses années d'engagement professionnel. Et c'est là une autre constante chez lui : il s'engage dans ce qu'il fait, profondément et passionnément.

Depuis le primaire jusqu'à l'universitaire, Roland Arpin parcourra tout le cycle de l'enseignement. « *Ma véritable passion, c'est la communication, le plaisir de dire, d'expliquer, d'établir des rapports entre les connaissances. Mes plus grandes joies d'éducateur me renvoient à quelques souvenirs fugaces : un enfant, émerveillé devant le globe terrestre, qui découvre qu'il est un individu unique, original mais que des continents entiers peuplés de millions d'humains également tous uniques et différents sont à découvrir ; un adolescent qui comprend les liens entre mathématiques et astronomie, éthique et biologie, géographie et politique, une adolescente qui pénètre l'univers de Proust, le cinéma japonais ou les richesses des grandes religions du monde, plus simplement, un ouvrier de East*

Angus qui peine sur un manuel d'électronique et qui conquiert soir après soir le droit à une modeste promotion. Et encore, ces étudiants de la faculté des lettres qui plongent dans les trésors de la littérature et de la pensée et qui croisent le fer avec moi, jeune professeur d'université qui n'ai pas encore pris la distance qui fonde l'autorité des intellectuels. »

Pour Roland Arpin, sa nomination à la direction du Cégep de Maisonneuve, puis son passage au ministère de l'Éducation comme sous-ministre adjoint, et ensuite au ministère des Affaires culturelles comme sous-ministre en titre, ne constituent pas des changements de cap. Il y retrouve le même désir de communication, de découverte et de réalisation. Roland Arpin est reconnu comme un habile stratège dans ses activités professionnelles, mais de toute évidence, il n'a pas mis cette habileté au service de sa carrière. Il s'investit corps et âme dans le présent, laissant à d'autres le soin de lui faire signe quand le temps de passer à une autre étape est venu.

Continuité dans la vision éducative, mais continuité aussi dans la pensée. Depuis des textes et des conférences de début de carrière jusqu'à la proposition de politique culturelle formulée en 1991, une filiation s'exprime à travers ces centaines de pages qu'a rédigées Roland Arpin, ainsi qu'à travers la philosophie de gestion qu'il a appliquée dans ses divers mandats. Ce déroulement de carrière non planifié mais logique semble pourtant souffrir d'un détour surprenant : comment Roland Arpin a-t-il pu accepter de diriger les destinées administratives du Conseil du trésor durant trois ans ? À quoi pensait-il en consacrant son énergie à des questions de budgets et de relations de travail ? « *On m'a posé la question cent fois* », répond-il avec le sourire. Ce détour nous en apprendra autant sur l'homme que les épisodes plus prévisibles de sa carrière. Nous y reviendrons.

ESQUISSE D'UN DIRIGEANT

La cinquantaine avancée, Roland Arpin a l'air encore jeune avec ses cheveux bruns, qui ont malgré tout perdu l'abondance de la jeunesse.



LE TALENTS DE
COMMUNICATEUR
DR ROLAND ARPIN
SONT RECONNUS.

IL EST CONSTAMMENT
SOLLICITÉ POUR DES
ENTREVUES AUPRÈS DES
MÉDIAS DE LA PRESSE
ÉCRITE ET
ÉLECTRONIQUE.

ICI, LORS D'UNE
ENTREVUE POUR LA
REVUE, *VOIR*,
LE 1^{er} OCTOBRE 1993.

ROLAND ARPIN
AIME ÉCHANGER
AVEC SES VISITEURS.
ON LE VOIT ICI
ACCUEILLANT
LE 1 000 000^e VISITEUR.
MARS 1990



Les lèvres charnues et la forte taille dénotent le bon vivant. Une certaine massivité des mains, aux doigts courts et aux ongles carrés, surprend – ce ne sont pas les mains d'un intellectuel, mais plutôt celles d'un homme professant l'amour des choses concrètes. Malgré sa corpulence, il bouge avec agilité, animé par une vigueur interne que l'on sent exceptionnelle. Cet homme-là est une force, sa présence s'impose. Il porte un complet gris d'excellente coupe, mais sans audace. Seule la tache colorée d'une cravate originale rappelle qu'il dirige une institution culturelle, et qu'il doit cacher quelque part une sensibilité esthétique particulière. Le regard attentif, mobile et intelligent séduit. Il est affable, souriant et naturellement porté vers les gens. Il aime parler, s'exprimant avec aisance, tablant sur une vaste culture générale ayant profité de sa capacité d'assimilation hors du commun. De longues minutes durant, il peut tenir un discours informé et articulé, jouant du mot rare, parfois à la limite de l'idiolecte, maniant l'intonation où l'auditeur perçoit les mille nuances de la ponctuation, des guillemets, des soulignés qu'il apporte à ses phrases. Souvent affirmatif, il est peu de sujets qui le trouvent muet – ayant toujours son mot à dire, semblant avoir pensé bien des fois déjà à la question discutée. Cette confiance en lui-même touche presque à la suffisance, mais il est rare qu'il y succombe franchement, et si brièvement... Il peut se montrer presque impatient, n'aimant pas l'indécision, et surtout pas l'incompétence : il sera alors direct, sans ménagements pour son interlocuteur, peut-être même coupant. Par une maxime se situant entre la boutade et l'énoncé de principe, il déclare que le monde est divisé entre les *on* et les *off* – sans dire dans quel camp il se trouve, la chose allant de soi...

Mais s'il connaît à l'évidence ses forces, et partant ses qualités, Roland Arpin semble aussi savoir quels sont ses défauts, et en particulier être conscient de cette présence qui emporte tout sur son passage – un journaliste l'a qualifié un jour de « bulldozer courtois »... Il tempère cela par des manières rieuses et bonhommes, par des formules

de modestie, par des marques d'intérêt pour son auditeur ; et en tout cela, l'homme est certainement aussi vrai et sincère que lorsqu'il manifeste cette si solide assurance. Il possède aussi une capacité étonnante de relativisation, faisant mentir dans l'action même ses principes un peu absolus. Mélange complexe suscitant à la fois l'admiration, une certaine irritation et le désir de plaire – voilà comment apparaît Roland Arpin.

Avant même de parler de toutes les compétences qu'il a pu acquérir par l'expérience, il faut dire de Roland Arpin qu'il possède naturellement l'art de diriger. Il pratique une gestion qui pourrait être décrite comme un mélange d'affectivité, de savoir-faire technique, de planification à long terme et d'attention aux détails. Par-dessus tout, c'est une gestion soutenue par une vision, celle d'un musée original, ouvert sur le monde, qui fait de l'expérience humaine son centre de gravité. Quelques moments de grâce soutiennent et nourrissent cette vision, expériences où l'imagination reconstruit et magnifie le réel. Reliés entre eux par des rapports peut-être tendus, à la limite du disparate, trois musées occupent dans l'esprit de Roland Arpin le même espace, celui d'un inoubliable apprentissage sur le genre humain.

GENÈSE D'UN MUSÉE

Mwanza (Tanzanie), 1968. Dans le petit village africain, c'est l'heure calme et brève du crépuscule où les animaux du jour se reposent tandis que s'éveillent à peine ceux de la nuit. La silhouette d'une grande case circulaire d'une quarantaine de pieds de hauteur se découpe dans la lumière déclinante. C'est le « musée ». Roland Arpin, invité par ses hôtes, pénètre dans la pièce unique, puis s'engage dans le petit escalier qui longe la paroi circulaire de l'édifice en s'élevant presque jusqu'à son faite. Et doucement, à chaque marche qu'il gravit, il sent croître en lui un sentiment quasi mystique : au centre de la pièce, dorées par les rayons obliques du couchant qui pénètrent par la porte, se trouvent une

quinzaine de statues de bois, figures tutélaires aux formes épurées et énigmatiques. Posées dans un bassin où ont poussé de longues herbes folles, elles s'élancent jusqu'au plafond, où leurs traits se perdent dans l'ombre. Est-ce religion ou art, passé ou présent, culture inconnue ou familière ? Instant magique où, toutes distinctions abolies, il croit toucher du doigt l'universel.

Thaïlande, 1972. Roland Arpin et sa femme Aline sont dans l'autobus qui, de Bangkok, mène au Palais Royal, à environ vingt-cinq kilomètres de la ville. Dans le lointain rendu irréel par un brouillard de chaleur, un bâtiment se dresse, qui peu à peu prend une forme solide, mais tout aussi féérique - une majestueuse construction blanche et vermeille, dont la toiture est formée de pagodes qui plaquent une dentelle d'or contre le bleu du ciel. Lui et Aline se regardent, éblouis. « *Quand je pense que j'ai trente-six ans, et que personne ne m'a jamais parlé de cela... On connaît l'Europe, le Brésil, le Japon, mais la Thaïlande, personne ne m'en a jamais parlé. Voilà des civilisations immenses qui ont existé, qui existent encore, et qu'on ne connaît pas...* »

Paris, 1981. En visite à titre de sous-ministre de la culture, Roland Arpin, par une magnifique journée de printemps, se rend au Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou, aussi connu sous le nom de plateau Beaubourg. Premier choc : l'architecture audacieuse et multifonctionnelle de l'édifice. « *Seuls les Français ont cette audace* », pense-t-il, sans savoir s'il aime ou s'il déteste. Il y a à Beaubourg une bibliothèque, un centre de recherches acoustiques, un musée d'art moderne, une cinémathèque, des amphithéâtres pour la tenue de conférences et de colloques, toutes choses qui en font un immense centre culturel animé par un projet éducatif intégré. Second choc, sans doute beaucoup plus déterminant : ce lieu appartient aux gens qui le fréquentent. Les visiteurs sont ici chez eux, flânant à leur gré, habitant l'endroit et y donnant vie. Non pas une coquille vide comme le sont trop de musées, mais un bel œuf plein, fécond, en perpétuelle éclosion. Il est séduit.

Ces trois moments disjoints dans le temps et dans l'espace, où se révèle la beauté d'une humanité diverse et étonnante, tracent la genèse symbolique du Musée de la civilisation.

Pour ne négliger aucune filiation cependant, il faut aussi parler d'Expo 67. Cet événement, marqué par la découverte d'une multiplicité de cultures vivantes présentées dans tous leurs aspects, des grandes œuvres d'art aux coutumes quotidiennes en passant par les habitudes alimentaires et les réalisations techniques, demeure pour Roland Arpin une référence, mettant de l'avant une conception où la transmission de la connaissance s'effectue par la comparaison et l'interrelation entre différents domaines. De là le fait que le Musée de la civilisation prenne comme premier artefact l'homme et ses gestes, la vie même organisée autour de thèmes que Roland Arpin qualifie de « *fédérateurs* ». De là aussi une phrase clé, presque un slogan, qui est tout à la fois explication du Musée, énoncé de mission et déclaration de principe : « *le Musée dans le monde, et le monde dans le Musée* ». Un musée-microcosme, univers en soi et voie d'accès à l'univers.

Pour comprendre de l'intérieur les expériences de Roland Arpin, les enraciner dans le concret, il faut connaître le cheminement de l'homme, son enfance, son éducation, sa famille, ses expériences autant intimes que professionnelles ; il faut aussi habiter ses convictions, sa façon de gérer, sa vision des rapports humains. Pour cela, deux voix se mêleront : la nôtre, qui est en quelque sorte celle d'un narrateur-visiteur découvrant ces lieux et ce récit au fur et à mesure qu'ils se déroulent, et celle de Roland Arpin, se faisant souvent réflexive et analytique, voix de l'expérience venant se superposer et approfondir celle de la découverte. Retour donc dans le temps, à l'époque de l'enfance... L'histoire se passe à Montréal, dans le quartier Rosemont, au début des années trente.

